

*Les jeunes Marocains et l'ailleurs :
appropriation, fascination
et diabolisation**

Au Maroc, au paroxysme de la guerre du Golfe, alors que des manifestations quotidiennes bravent l'Occident et les autorités du pays, une anecdote circule : « Résolus à soutenir l'Irak par les armes, les Marocains décident d'envoyer un skud sur l'Elysée. En dépit des tentatives des techniciens installés devant leurs ordinateurs, le skud reste fixé à terre. L'un des ingénieurs finit par se rendre sur la base de lancement : dix mille Marocains, sans passeport ni visa, se sont accrochés au skud pour se rendre en France. » Régulièrement, par centaines et au risque de leur vie, des Marocains tentent de traverser clandestinement la Méditerranée. Que signifient ces phénomènes collectifs, où la répulsion côtoie la fascination, la violence accompagne le désir d'appropriation, et dont les jeunes, poids démographique à l'insertion difficile, catégorie énonciatrice des mécanismes sous-tendant la société, constituent le fer de lance ?

L'ailleurs est omniprésent dans la société marocaine : composante fondamentale de l'espace mental des Marocains et plus particulièrement de celui des jeunes, il se dissimule dans tous les recoins de leur univers. Sans remonter aux sources d'une histoire défilant sous le signe du croisement des cultures berbères, carthaginoise,

* Cette étude s'appuie sur les résultats d'un travail de terrain réalisé en vue d'une thèse de doctorat qui doit être soutenue à l'Institut d'Etudes politiques de Paris, fin 1992. Observation directe, entretiens libres, semi-directifs, puis questionnaire fermé ont constitué les principaux instruments de cette enquête accomplie entre janvier 1989 et décembre 1991, auprès des jeunes scolarisés des villes au Maroc.

romaine, arabo-musulmane, africaines, andalouse ; sans s'étendre sur les vestiges des protectorats français et espagnols (1912-1956) ; aujourd'hui, le paysage culturel du jeune Marocain frappe par la diversité des matériaux qui y pullulent. Dans la rue, le vêtement dit occidental domine la scène, tout en coexistant avec les habits nationaux en net recul. Michael Jackson, les lecteurs de Coran et Oum Keltoum battent la cadence du souk, lieu de fourmillement des objets de contrefaçon et de contrebande. Ici et là, s'entrechoquent les sonorités des stations de radio locales : arabes, berbères, française, bilingue.

Alors que les chaînes de télévision locales, publique ou privée, se distinguent déjà par une programmation multiculturelle sur le mode bilingue et que les images espagnoles arrosent depuis des décennies le nord du pays ; grâce aux antennes paraboliques, de plus en plus nombreux sont les foyers qui se mettent à l'heure des satellites. Salles de cinéma et magnétoscopes contribuent à nourrir cet espace de l'image : productions américaines, italiennes, égyptiennes, indiennes, japonaises et dans une moindre mesure françaises se disputent les panneaux d'affichage de la ville, et les rayonnages des clubs vidéo.

Le marché de l'écrit n'échappe pas à cette variété : le français, enseigné dès la troisième année de l'école primaire publique, est demeuré l'un des véhicules privilégiés de l'enseignement jusqu'au début des années quatre-vingt et les politiques d'arabisation continuent à chercher leur voie. Dans les kiosques, traductions, publications internationales arabes, françaises ou même anglo-saxonnes côtoient les produits français et arabes de l'édition nationale qui a pris un nouvel élan ces dernières années. Enfin, la plupart des grands quotidiens marocains paraissent dans les deux langues. L'ailleurs, qui, sous ses multiples facettes, occupe un large pan de l'éventail de significations national, chemine également par des canaux humains.

Le voyage à l'étranger demeure la panacée des élites et dans une certaine mesure d'une partie des classes moyennes dotées d'un pouvoir d'achat élevé et d'une formation biculturelle. La proximité culturelle avec l'Espagne dans le nord du Maroc, avec la France pour le reste du pays, fait de ces endroits des destinations de prédilection. Avant les difficultés d'obtention du visa, l'interrail permettait à de nombreux jeunes de faire un tour en Europe pour une somme modique.

En fait, le contact humain avec l'extérieur s'établit essentiellement par l'émigration et le tourisme. L'importante communauté

marocaine¹ parsemant la France, le Benelux, l'Allemagne et plus récemment l'Italie et l'Espagne maintient des liens au sein du pays. En été, l'heure est aux retrouvailles : la plupart des jeunes ont un proche à l'étranger : père, frère ou sœur, membres de la famille élargie, amis d'enfance, camarades de classe, voisins ou simples connaissances.

L'autre grand pont est indéniablement jeté par le tourisme, l'une des principales sources en devises du Maroc. Cette présence étrangère saisonnière met les jeunes Marocains en rapport avec des populations venues de loin. Les Européens, avec les ressortissants des anciennes puissances protectrices en tête, représentent le plus grand nombre². Des jeunes n'hésitent pas à aller au-devant du tourisme ; les contacts se nouent à partir d'une demande de renseignements, sur la plage grâce au voisinage de deux serviettes, ou une partie de volley-ball : discussions, échanges d'informations et d'adresses s'ensuivent. La correspondance, leur hobby favori, prend souvent le relais de ces rencontres de hasard³.

Grâce à ces canaux, le jeune réussit à recueillir sur la vie à l'extérieur du Maroc un savoir très précis, comportant les trajectoires de ses relations à l'étranger, les noms des firmes qui les emploient, de la localité où ils habitent... Tous ces éléments font de l'ailleurs un espace à la fois proche et lointain : favorisant de la sorte une forte éclosion de représentations obéissant à trois types de dynamiques. Si l'altérité fonde l'axe de deux mécanismes marqués d'une part par l'idéalisation et la fascination, de l'autre par la diabolisation et la répulsion, dans l'un des cas, ce qui vient du dehors est approprié et donc nié dans son altérité, tant au niveau des pratiques qu'à celui des représentations.

1. A côté de l'immigration traditionnelle, celles des travailleurs employés essentiellement dans les industries, plus récemment le phénomène de la « nouvelle » immigration se développe. Une étude non publiée analyse ce concept et les enjeux de cette nouvelle donne : Mustapha Belbah, *Les nouveaux immigrés. Le cas nantais*, mémoire de DEA, dir. Rémy Leveau, Paris, Institut d'Etudes Politiques, 1990.

2. Sur 1 340 700 Européens entrés en 1988, 485 116 sont Français et 330 563 Espagnols (*Annuaire statistique du Maroc*, 1989, p. 244). Le tourisme arabe se développe notamment, avec l'arrivée massive des Algériens après l'ouverture des frontières à la suite de la naissance de l'Union du Maghreb arabe.

3. Le rapport d'*Analyse du courrier des téléspectateurs* de TV5, établi en mai 1989, confirme cette tendance, en révélant que les deux tiers de la correspondance en provenance des « nouveaux bassins d'audience » (Espagne, Portugal, Grèce, Turquie, Hongrie, Maroc, Algérie) proviennent du Maroc. Les demandes d'adresses de club de correspondances étaient tellement importantes que TV5 créa un club en septembre 1989 pour répondre à ces sollicitations.

Dans l'univers des Marocains, le fourmillement des signes de l'ailleurs, et plus précisément ceux de l'Occident, ne signifie pas que le « temps occidental » avance comme un rouleau compresseur, rencontrant sur son chemin un « *homo sociologicus* éponge »¹, qui absorbe passivement tout ce qui traverse son champ mental : l'ouverture d'une région sur l'extérieur participe de la dynamique propre à cet espace. L'appropriation, l'une des modalités de cette interaction, se présente en deux temps : l'extraction d'un matériau de son environnement propre, spatial ou temporel... ; puis l'adjonction d'un élément d'une origine géoculturelle, historique distincte, ou l'attribution d'un nouveau sens, d'une autre structure. De cette opération, naît une production différente soit du point de vue de l'observable, soit de celui de la signification. Ce mécanisme règle un large pan des pratiques : usages linguistiques et invention musicale en fournissent l'illustration. Au niveau de la langue, le terme utilisé peut subir une altération de sens, une transformation de structure, ou les deux à la fois. Pour répondre à de nouveaux besoins, contourner des tabous, aujourd'hui, ce vieux procédé fonctionne informellement et de façon privilégiée avec les langues latines et anglo-saxonnes. A titre d'exemple, le terme *ibzniss*, résultat de la dialectalisation sous une syntaxe active du mot anglo-saxon *business*, renvoie à l'économie souterraine populaire et plus généralement à toute activité individuelle s'appuyant sur des ressources parallèles. Sur le plan musical, le *Rai*, une musique récemment inventée dans l'Est marocain et l'Ouest algérien, à partir du mixage d'un fond populaire ancien, de rythmes et d'instruments occidentaux, se fait l'écho des aspirations « jeunes ».

C'est par la redéfinition que l'appropriation se traduit au niveau des représentations. Ainsi, pour la plupart des jeunes Marocains le vêtement dit « occidental » est « leur », « normal », par opposition au *hijab*, ou à l'habit « traditionnel ». De la même façon, les surprises-parties sont présentées non pas comme occidentales par contraste avec les fêtes locales, familiales, religieuses ou nationales, mais comme une activité « jeune » ; les clivages de nature géographique se trouvent niés au détriment d'autres formes de différenciation.

Du point de vue de la réception des messages et des images, l'appropriation se manifeste par la réinterprétation, l'attribution d'une signification nouvelle. Face à un feuilleton américain ou

1. La première expression est empruntée à Zaki Laidi (éd.), *L'ordre mondial relâché*, Paris, Presses de la FNSP, 1992. La seconde à Jean G. Padioleau, *L'ordre social*, Paris, L'Harmattan, 1986.

même égyptien, les spectateurs « reconstruisent » individuellement ou collectivement le sens de ce qui leur parvient¹. A travers ces quelques cas, ce mécanisme se dévoile sous plusieurs aspects et révèle une négation de l'extérieur dans son altérité. Toutefois, il arrive que cette logique continue à commander des dynamiques basées cette fois-ci sur une vision du dehors en tant qu'espace différencié.

Dans les représentations des jeunes Marocains, l'idée d'altérité est non seulement omniprésente, mais structure l'ensemble de leurs propos, à croire que la fascination exercée par l'étranger est une contestation de tout ce qui compose le lieu d'appartenance. En fait, l'image de l'autre se construit en étroite corrélation avec la perception de soi ; bien au-delà, l'ailleurs se présente comme un écran sur lequel se projette tout un ensemble d'attentes et de frustrations ; émergeant ainsi comme un mode privilégié d'expression métaphorique. Concrètement, les notions qui s'accroissent sur l'ailleurs servent de support à la production d'un discours sur le groupe : en dépit de l'apparence, ce n'est pas l'altérité qui constitue le pivot, mais bien soi : le dehors étant un espace où se puisent des images dont l'instrumentalisation se soumet à une perpétuelle renégociation du sens en interdépendance avec l'« ici ». Des grands thèmes reviennent toutefois dans un processus d'idéalisation.

L'ailleurs qui fascine correspond géographiquement à l'Occident. L'opulence et son corollaire la société de consommation sont au cœur des aspirations : gadgets, vêtements, objets à la mode dont les médias se font les échos. Le développement est l'autre grand thème : progrès, découvertes, inventivité, autant de choses qui caractérisent l'autre et qui font défaut à l'espace d'appartenance. Les qualités de l'individu et du citoyen dans la société sont particulièrement louées : s'il y a quelques années l'individualisme occidental était dénoncé par comparaison à la solidarité et l'hospitalité prévalant au Maroc, depuis, la tendance s'est bien inversée : ce sont l'humanité et le désintéressement de l'Occidental qui sont opposés au matérialisme individualiste du Marocain. Les relations avec les parents n'échappent pas à cette comparaison : « là-bas », ces rapports sont moins hiérarchisés, les enfants sont plus libres. Au niveau de la sexualité, le malaise existant se traduit de plus en plus par une idéalisation des partenaires potentiels étrangers. Dans tous

1. Voir à ce sujet John Fiske, *Television Culture*, Londres, Routledge, 1991 ; Tamar Liebes, Ehhu Katz, *The Export of Meaning, Cross-cultural Readings of « Dallas »*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1990.

ces cas, l'image de l'autre se dessine bien en liaison et par opposition à la représentation de soi. D'autre part, il apparaît que ce mode d'expression métaphorique met en relief des enjeux aussi bien que des valeurs en mutation : qui ne sont pas pour autant des valeurs « occidentales », mais où l'Occident intervient de manière détournée dans la négociation de leur élaboration.

De la même façon, ce processus sous-tend la production du discours au niveau politique. L'ensemble des représentations que les jeunes se font sur d'autres lieux du politique idéalisés se structurent par les attentes et les espérances insatisfaites chez eux et demeurent concrètement juxtaposées aux frustrations, et aux préoccupations quotidiennes. C'est ailleurs, en Occident et dans les pays socialistes d'avant l'effondrement du bloc de l'Est, que sont acquises les réalisations de l'Etat-providence comprenant notamment la Sécurité sociale et les indemnités de chômage. Aux grands écarts de fortune, au pouvoir de l'argent, au clientélisme, à la corruption régnant dans les rouages de la vie sociale, administrative, économique au Maroc, sont opposés la justice sociale, le « respect de l'homme » sans considération pour sa condition sociale ailleurs, chez le voisin espagnol côtoyé dans les enclaves par les habitants du Nord, en France d'après les innombrables informations que véhiculent émigrés et autres relations à l'étranger. C'est pour souligner l'étroitesse des marges de la « liberté » au Maroc que l'on se réfère aux « étrangers ». Encore une fois, l'éloignement, comme l'abstraction, prête à l'ailleurs la possibilité d'agir comme un mode de désignation de ce qui est perçu comme dysfonctionnant dans l'« ici ». Cet univers rêvé se présente logiquement comme un espace de réinvestissement de toutes les aspirations.

Lieu d'apaisement des tensions, lieu de réparation des frustrations, mais aussi lieu de réalisation des rêves et d'attisement des passions, l'ailleurs continue à se profiler dans l'imaginaire comme « espace-alternative ». A ce niveau, au prolongement de la projection, se trouve le réinvestissement, embrassant également tous les domaines.

Sur le plan politique, les jeunes Marocains manifestent un éloignement certain, affichant absence d'intérêt, crainte, désaffection à l'égard de la classe politique et érigeant cette activité en domaine réservé. Toutefois, cette fuite de la scène politique marocaine « visible » se manifeste entre autres par un transfert dans une sphère du politique localisée ailleurs ; c'est net au niveau des représentations, mais également du point de vue de l'intérêt effectif porté à l'exercice du politique chez l'autre. Cette fois-ci, l'ailleurs

englobe aussi bien des pays occidentaux bien déterminés, les mieux connus, comme la France et l'Espagne, que des pays arabes. Les jeunes Marocains sont davantage familiarisés avec les noms des hommes politiques français qu'avec ceux des leurs. Les élections présidentielles françaises de 1988 ont suscité des passions parmi eux¹. Certains manifestent pour des mouvements politiques étrangers une sympathie et un intérêt qui contrastent avec l'indifférence marquée à l'égard de leurs homologues au Maroc. Les socialistes en Espagne ou en France, les islamistes algériens constituent des exemples contradictoires de « bons » modèles situés à l'étranger. Au sommet de ce processus, l'allégeance à des leaders charismatiques étrangers, tels Khomeyni de son vivant, Kaddafi ou Saddam Hussein, cristallise une contestation aussi bien vis-à-vis du système marocain qu'à l'égard de l'autre occidental. A ce niveau, l'ailleurs est compartimenté en deux espaces, l'un « bon », l'autre « mauvais ». Ces mécanismes de réinvestissement sont encore plus globaux, lorsque l'attrait de l'ailleurs conjugué aux tensions vécues se traduit par un rêve de départ.

Les jeunes au Maroc trouvent de grandes difficultés à s'insérer économiquement et socialement. Produits de l'enseignement de masse, bercés dans le rêve de mobilité sociale hérité de l'indépendance, participant à des schémas de consommation, ils se retrouvent face à un marché de l'emploi étroit². Même ceux qui échappent au phénomène des déperditions scolaires, et parviennent après un parcours douloureux à décrocher un diplôme, n'accèdent pas automatiquement à la vie active. Le chômage des jeunes diplômés est le fait marquant de cette décennie³. Les implications sont l'allongement de la « jeunesse » jusqu'à plus de trente ans, le maintien au sein de la cellule familiale parentale, le retardement du mariage ; autant de sources de frustrations, de tensions, de sentiments de marginalité qui se cristallisent souvent autour d'un projet de départ vers un ailleurs meilleur.

Les motivations exclusivement d'ordre économique sont en net

1. La thèse de Susan Ossman, *Moving Pictures : Mass Images and Society in Morocco*, Ph.D. Dissertation Anthropology, Berkeley, University of California, 1991, consacre un chapitre à cet épisode tel qu'il a été vécu au Maroc.

2. 72 % des chômeurs ont moins de trente ans d'après l'étude réalisée par le Centre d'études et de recherches démographiques, *Relations entre l'éducation et l'activité*, Rabat, ministère du Plan, Direction de la statistique, 1988.

3. Ce phénomène social a été reconnu comme problème politique par le souverain qui a créé le Conseil national pour la Jeunesse et l'Avenir. Cet organisme a recensé, en février 1991, 100 374 jeunes diplômés à la recherche d'un emploi, dont la moyenne d'âge est de 28,3 ans.

recul : il s'agit de moins en moins de partir dans le seul but de trouver un travail, économiser de l'argent et revenir. Le départ, perçu comme une alternative, s'accompagne de plus en plus d'un projet de vie : un emploi certes, éventuellement des études dans de meilleures conditions ; mais aussi des aspects plus symboliques, espoir de participation, de reconnaissance, de valorisation, de réalisation de soi à tous les niveaux, y compris sexuel. L'aspiration à la rupture avec l'espace d'appartenance reflète avant tout une tentative d'échapper à la marginalité et une volonté de participation. Sur le chemin du départ, les obstacles se dressent. Jusqu'à la libéralisation de la fin des années quatre-vingt, les passeports étaient accordés au compte-gouttes. Une fois que cette barrière a été franchie, le relais a été pris par les visas rapidement instaurés par l'ensemble des pays européens. Face aux innombrables difficultés, trois types d'attitudes et d'investissements se dessinent. Les « rêveurs » ne mettent pas en œuvre leur projet, ne serait-ce qu'en cherchant à obtenir un passeport et un visa : la conscience aiguë des obstacles au départ les maintient au stade de l'aspiration. Au coin d'une ruelle, dans un café, seuls ou groupés, ils fantasment, échangent leurs informations, se projettent dans l'avenir ; le rêve de départ, échappatoire en soi, participe alors à une renégociation de l'image sociale de celui qui le porte¹. Les « planificateurs » se distinguent par un projet clair, programmé dans le court ou le moyen terme. Ils ont déjà mis en œuvre leur plan ou disposent de différents éléments pour cela². Ils ont une connaissance approfondie des exigences administratives, ils ont réuni une somme d'informations et multiplié les relais parmi leurs relations déjà installées ailleurs, qu'il s'agisse de Marocains ou de touristes croisés lors de leurs passages. Ils essaient d'obtenir inscriptions universitaires, certificats d'hébergement et de prise en charge et planifient jusqu'à leur insertion dans le pays de leur rêve, croyant disposer de réseaux pour obtenir un emploi saisonnier ou plus stable dans la restauration par exemple, comptant le mariage avec une ressortissante du pays au rang des moyens d'insertion et de régularisation de situation. Ils

1. Voir à ce sujet Mustafa Belbah, *Immigration et déclassément*, inédit, 1991.

2. D'après une enquête quantitative que nous avons réalisée durant l'automne 1991, auprès d'une centaine de jeunes des deux sexes, diplômés en quête d'un emploi, âgés entre 24 et 32 ans, et rassemblés en vue d'une action collective, les trois cinquièmes des personnes qui ont voulu quitter le Maroc à un moment de leur parcours, les quatre cinquièmes ont effectivement tenté de mettre en œuvre le départ. En dépit du caractère particulier de l'échantillon observé, ces résultats sont révélateurs du poids des « planificateurs ».

vont jusqu'à se repositionner par rapport au « marché » migratoire, en revoyant la hiérarchie de leurs destinations potentielles. Ainsi, la fermeture des frontières des foyers traditionnels de l'émigration, la France, le Benelux, et la conscience de l'amplification du phénomène de la xénophobie, font de ces espaces de simples relais obligés, du fait de la proximité culturelle et de la présence de réseaux. Pour certains, la solution consiste à se retourner vers les pays arabes ou le bloc socialiste avant son écroulement. La plupart optent pour de nouvelles Amériques : le Canada — francophone —, l'Australie... En dépit de cet acharnement dans l'inventivité, la réalisation du projet par les voies légales est de plus en plus exceptionnelle. Les « grilleurs »¹ optent pour le viol des frontières fermées : ce phénomène gagne l'Italie et frappe en Espagne. Par centaines, des jeunes Marocains traversent clandestinement la Méditerranée sur des embarcations de fortune, nommées par la presse marocaine les « barques de la mort », grâce à des réseaux qui organisent leur départ contre une somme d'argent. Certains se noient à l'arrivée, d'autres sont arrêtés par les autorités espagnoles et une bonne partie parvient à s'infiltrer. Le fait que la majorité de ces jeunes soient conscients que l'ailleurs n'est pas toujours un Eldorado ne freine pas leur désir de partir². Leur difficulté à s'insérer, à participer et à se représenter un avenir dans leur pays nourrit fortement cette volonté lancinante de « sortir » du Maroc : les jeunes bien insérés socio-économiquement, ceux qui réussissent sans douleur dans leur parcours scolaire et universitaire et qui se distinguent par leur optimisme quant à un avenir au Maroc résistent davantage à l'appel de l'ailleurs. Si l'aspiration à s'approprier l'espace rêvé atteint son paroxysme dans ces dernières pratiques, elle peut se muer en répulsion violente dans certaines circonstances.

Alors que l'idéalisation de l'ailleurs, recouvrant principalement « l'Occident », se fait le plus souvent au détriment de l'espace d'appartenance, sa diabolisation repose sur l'expression de l'identification de l'individu à « sa communauté », cette fois-ci auréolée et déterminée en fonction de critères géographiques, linguistiques, historiques ou religieux : l'africanité, mais surtout l'arabité et l'islam. Selon les mêmes procédés d'instrumentalisation, le rejet de l'ailleurs s'exprime à plusieurs niveaux. Les thèmes de l'authenticité, de la

1. Mustapha Belbah, *op. cit.*, 1990.

2. Les résultats de l'enquête quantitative de l'automne 1991 révèlent également que sur les trois cinquièmes qui ont aspiré à un moment ou à un autre à partir trois cinquièmes considèrent que la vie est difficile « même ailleurs ».

sauvegarde des « valeurs » qualifiées tantôt de « marocaines », tantôt d'« arabo-islamiques », et renvoyant le plus souvent à la sphère des mœurs et de la sexualité, sont largement présents et se développent en liaison avec la dénonciation de l'« aliénation » des Marocains et de l'« impérialisme culturel » des Occidentaux. L'Occident est disqualifié du fait même du racisme qu'il nourrit en son sein à l'égard des « Arabes ». Toute manifestation de xénophobie, les faits divers impliquant des immigrés occupent la première page dans la presse d'opposition marocaine, et retentissent intensément dans les esprits. Le phénomène Le Pen excite la rumeur, le danger de ses succès pour les « Arabes » est particulièrement amplifié. C'est bien la proximité en elle-même qui alimente à la fois les sentiments de menace, d'inquiétude, de rejet par l'autre, en corrélation avec la représentation de l'ailleurs comme source d'agressions contre le groupe d'appartenance. Les moments de crise, des révélateurs, montrent que plus que la proximité, la fascination et la volonté d'appropriation conjuguées à la fermeture de l'espace rêvé peuvent susciter haines et violences.

Retenons quelques éléments. Les dernières émeutes des 14 et 15 décembre 1990, notamment à Fès et à Tanger, événements auxquels ont essentiellement participé des jeunes exclus, prêtent à des lectures multiples dans leur polysémie même. Toutefois, la destruction de deux grands hôtels, les Mérinides et le Palais Jamaï, hauts lieux symboliques du tourisme à Fès, fait indéniablement rejaillir la violence sur l'ailleurs. Pendant la guerre du Golfe, notamment durant les mois de janvier et février 1991, c'est en termes de fureur que le rejet latent se manifeste. Si les consulats et les ambassades n'ont pas été directement attaqués comme dans d'autres pays arabes, des drapeaux américains ou français ont été brûlés, l'Occident — entre autres — a été conquis dans des manifestations quotidiennes, rassemblant cette fois-ci toutes les couches de la société. Les slogans, les banderoles ont véhiculé des images négatives de l'Occident. Tous les répertoires, arabité, islam, tiers-mondisme, ont contribué à nourrir cette dynamique de la diabolisation : colonialisme, impérialisme, sionisme se relient et se correspondent dans la lecture des relations entre l'Occident et les Arabes durant l'histoire contemporaine ; la remontée se prolonge parfois jusqu'aux croisades, pour caractériser le rapport à l'espace qualifié haineusement d'ennemi. Que lui reproche-t-on ? Injustice, politique de « deux poids deux mesures » dans l'usage même d'un subterfuge juridique, « la légitimité internationale », pour servir des intérêts « impérialistes », défendre Israël qui depuis sa naissance viole les lois onusiennes, et

écraser un Arabe qui a osé se révolter contre l'ordre occidental, dont l'un des principes est le maintien des Arabes dans l'humiliation et l'exclusion. C'est la non-redistribution de la richesse, la légitimité historique qui justifient l'acte de Saddam Hussein. Les enjeux véritables de la guerre sont la libération du Golfe d'une présence étrangère profanatrice d'un lieu sacré, les Lieux saints, et encore davantage la libération de la Palestine, plaie ouverte du nationalisme arabe. En fait, c'est dans l'imbrication des trois dynamiques qu'il convient de rechercher une lecture de ces éléments de discours.

Un ailleurs auquel on s'identifie, un ailleurs fascinant, un ailleurs exécré. Ces mécanismes coexistent ou se succèdent, mais n'obéissent en aucun cas à une attitude systématique ou globalisante : ce ne sont pas les mêmes populations qui entretiennent sans discontinuité un rapport donné à un espace déterminé. D'une façon générale, une pluralité de répertoires sont investis et instrumentalisés dans un processus dynamique, traversé tantôt par une logique syncrétique : au moins deux références appartenant à des répertoires distincts sont ramenées à un même contenu et mobilisées au service d'un argument ou d'une représentation ; tantôt par une logique éclectique : un même espace ou répertoire fait l'objet de représentations apparemment opposées. Dans le rapport des jeunes Marocains à l'ailleurs, c'est cette dernière approche qui intervient de façon privilégiée. Loin d'être aléatoire, son fonctionnement obéit à une matrice donnée qui embrasse à la fois le national et le transnational, et qui commande le compartimentage et la variabilité même des contours de l'ailleurs.

En temps « froid », les jeunes Marocains qui s'identifient ne serait-ce que partiellement à l'Occident usent de toutes sortes de tactiques individuelles pour participer aux modèles de consommation réappropriés à l'échelon local et s'insérer dans un système qui a du mal à les absorber. Afin de sortir de leur marginalité, ils multiplient les tentatives de gagner un ailleurs qui à son tour se ferme à eux. En temps « chaud », que ce soit pendant les émeutes ou pendant la guerre du Golfe, leur violence est d'abord un mode de participation, puis la formulation d'un rejet non pas du système international et national en soi, mais celui d'un univers qui les repousse¹. Les différents types de manifestation de mécontentement pendant la guerre du Golfe portent également la marque du sentiment d'exclusion, mais la ligne de rupture se déplace. Cette fois-ci, l'ensemble de la

1. Au niveau national, le sentiment d'exclusion et le rejet se cristallisent autour de l'Etat.

société se perçoit comme appartenant à un monde d'exclus ; les termes étant de nature pluridimensionnelle, cumulative, puisés aussi bien dans le répertoire du nationalisme arabe, de l'islam que celui du tiers-mondisme. Le clivage sépare, dans ce schéma, les Arabes et les musulmans des « Occidentaux » soutien d'Israël ; les pays du Tiers Monde maintenus dans la dépendance économique, politique et militaire, des « puissants » de ce monde. Dans cette équation, le leader — Saddam Hussein en l'occurrence — est le représentant des bafoués auxquels ces derniers s'identifient dans sa lutte contre un adversaire qui lui refuse l'équité dans le traitement, qui lui renie le droit à l'armement et au rééquilibrage des richesses, qui le trahit ! Là, survient l'autre ligne de déplacement par rapport au schéma de la crise sociale. A l'origine, se trouve une identification de la société notamment aux modèles de consommation de l'Occident : le 14 décembre, ce sont les marginalisés — socio-économiques — qui expriment leur frustration face au « rejet » manifesté par cet espace rêvé ; pendant la guerre du Golfe, les classes moyennes et les couches supérieures se joignent à eux, se sentant abandonnées par un système qu'elles pensent s'être approprié, mais qui les bannit, notamment en s'alliant à leur « ennemi » et en pratiquant avec eux ce qu'ils perçoivent comme une politique de « deux poids, deux mesures ». Ce schéma rejailit lors de chaque confrontation entre les « puissants » de ce monde et les « humiliés », arabes ou musulmans.

Fascination, diabolisation : il n'est pas question d'opter pour une analyse clinique concluant à la schizophrénie de telles sociétés, mais d'admettre qu'en un seul individu, en une société puissent cohabiter plusieurs programmes de vérités enserrant chacun des logiques spécifiques. L'alternance, voire la coexistence de l'attraction et de la répulsion reflète la question par l'individu de deux de ses facettes : atomisé, en rupture avec son groupe d'appartenance, il se projette dans l'ailleurs ; en s'identifiant à sa communauté, il se situe dans un rapport historicisé entre les deux espaces, un monde arabe et musulman fasciné par un Occident peu intégrateur.

RÉSUMÉ. — Omniprésent dans le monde des jeunes Marocains, l'ailleurs, notamment l'Occident, est tantôt nié dans son altérité et réapproprié ; tantôt différencié et instrumentalisé comme espace-alternative, à la fois attractif et répulsif. Ce paradoxe reflète la gestion par l'individu de deux de ses facettes : atomisé, il se réinvestit dans l'univers rêvé ; en s'identifiant à sa communauté, il se situe dans un rapport historicisé, un monde arabe et musulman fasciné par un Occident peu intégrateur.